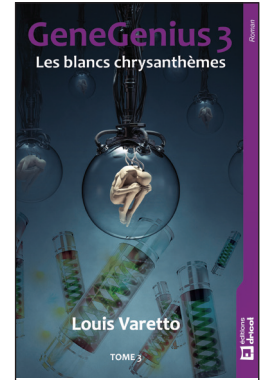




Louis VARETTO

GeneGenius

Les blans chrysanthèmes



Début mars 2014, année V

Ange Garaffo se revoyait assis à son banc, dans la classe de quatrième année primaire, un vieux banc d'écolier en bois avec un trou pour l'encrier. Il pouvait encore sentir l'odeur de son index et de son majeur tachés par le porte-plume, l'odeur du savoir transmis par la main.

Le mardi matin – il se souvenait très bien que c'était le mardi matin –, son instituteur avait l'habitude de faire lecture de romans d'aventures. Théâtral et enthousiasmant, le maître enchantait la totalité de ses élèves, à tel point que la mémoire d'Ange lui renvoyait encore aujourd'hui de nombreuses images, comme celle d'Ivanhoé, du roman de Walter Scott.

Ange avait aussi régulièrement lu *Les Histoires vraies de l'Oncle Paul* dans les vieux Spirou de son propre oncle, classés sur plusieurs planches dans une grande armoire au deuxième étage de la maison de ses grands-parents, sur les hauteurs de Verviers, où il avait passé de nombreuses vacances à jouer les héros dans les terrains vagues.

Que de personnages extraordinaires ! Robert le diable, Gutenberg, Pasteur, Archimède, Henri Duntant, Pilâtre de Rozier, Guynemer, Mermoz, Amundsen, Guillaume Tell... La liste est longue.

C'est ainsi qu'il apprit, par expérience de lecture, que pour devenir un héros, grand ou petit, il fallait avoir de la chance et que les oubliés de la chance restent dans les oubliettes de l'histoire.

Grâce à des circonstances exceptionnelles, des concours favorables, d'heureux hasards, les héros le sont devenus, à l'encontre des probabilités.

Il est avéré qu'il n'eût suffi de presque rien pour que Napoléon soit resté un prénom inconnu ou de Gaulle une provenance régionale. Et même si ces « presque rien » n'arrivent pas souvent, ils sont innombrables, ces héros potentiels, virtuels ou morts avant d'avoir pu l'être dans la réalité.

C'est d'ailleurs de justesse que le modeste héros dont il va être question ci-après a échappé à ce répertoire inconnu, car le cahier contenant le récit de son histoire, après être resté caché pendant plusieurs dizaines d'années sous la selle d'une vieille motocyclette, venait seulement de tomber entre les mains d'Ange Garaffo.

C'était tout récemment, le 8 mars de cette année, soit 71 ans jour pour jour après la date indiquée par l'auteur à la première page du cahier retrouvé :

« *Avant-propos*

L'histoire que je vais vous conter commence 5 mois avant les faits relatés. Le 8 mars 1943, je reçois l'ordre des Allemands d'embarquer le 16 mars, à la gare d'Angleur, dans un convoi de déportés T.O. à destination de l'Allemagne... »

Assis dans son salon sur son divan de cuir, Ange tournait une nouvelle fois très délicatement les premières pages, manuscrites, chiffonnées comme les suivantes par l'usage peu orthodoxe qui en fut fait. Sur le papier jauni s'étendaient les lignes à l'encre délavée.

Le temps qui passe assombrit le clair et décolore le sombre, c'est l'effet qu'il a sur les objets, sur les corps et sur les souvenirs. Pourtant, certains événements ont la faculté de rendre à la lumière certains instants cachés. Ces feuillets contenaient de tels instants, couchés jadis par l'auteur et surgissant comme pour dire à Ange : « Tu nous as trouvés, recueille-nous et offre-nous à la mémoire du monde ».

Oui toi, Henri Sonnet, ayant vécu ces aventures et les ayant relatées, veuille quitter la liste des héros inconnus et sois le bienvenu dans celle des héros célèbres peu ou prou ayant réellement existé et dont les exploits sont racontés quelque part, à jamais accessibles au futur.

Ce cahier, aussi saugrenu que cela puisse paraître, Ange l'avait en sa possession suite à l'acquisition d'une vieille moto, une Gillet *Tour-du-Monde* fabriquée à Herstal en 1929 et ainsi nommée en référence au premier tour du monde en moto réalisé en 1926 par le journaliste globe-trotter Robert Sexé sur une machine du même type.

En tant qu'amateur d'ancêtres à deux roues motorisés, Ange est en quête perpétuelle de nouvelles vieilleries, par exemple une motocyclette « sortie de grange », remise par son propriétaire depuis longtemps sous un monceau de paille sèche et préservative, la peinture protégée par la poussière accumulée et le moteur par une couche de cambouis d'époque. Une moto « dans un beau jus d'origine », comme ils disent.

C'était le cas de la Gillet, non pas remise dans une grange, mais bien dans une cave depuis l'année 1949, c'est-à-dire lorsque son propriétaire, Jules Sonnet, le père d'Henri, habitant à Seraing, près de Liège, abandonna son usage au profit de celui d'une voiture, signe des temps meilleurs de l'après-guerre.

Au décès de Jules, en 1981, la moto fut conservée par son fils Henri.

Ange connaissait depuis longtemps l'existence de cet ancêtre, mais malgré plusieurs visites courtoises à son propriétaire Henri, jamais celui-ci ne se décida à la lui vendre.

Mais il y a quelques mois, en janvier dernier, Henri décéda à son tour, et son épouse Irène téléphona à Ange pour lui proposer d'acquérir la Gillet. C'est ainsi que la moto reprit la route, non par ses propres moyens, mais sur une remorque, car il ne faut procéder au réveil d'une vieille dame endormie depuis si longtemps qu'avec prudence et sans précipitation.

Sous l'épaisse couche de poussière, une peinture noire assez bien conservée. Pas complètement noire, car le réservoir d'essence a les flancs vieux mauve, un mauve de lavande ou de lilas, avec des filets dorés au traînard. Remise dans d'excellentes conditions, seules quelques opérations furent né-

cessaires pour que cette Gillet de 1929 découvre l'odeur du bitume moderne, enfin du bitume présent aujourd'hui sur la plupart des routes des environs de Liège, un vieux bitume rapiécé de toutes parts. Ces opérations cosmétiques consistèrent à remplacer les pneus durcis par le temps, réviser les freins, inspecter l'allumage, nettoyer le carburateur et le réservoir d'essence et enfin introduire dans celui-ci quelques litres de mélange deux-temps. Alors, après trois et exactement trois coups de kick-starter le moteur 350 cm³ redonna de la voix.

Quelle émotion ! Ange était le Prince, la Gillet la Belle au Bois dormant. Non par un baiser – quand même –, mais par quelques soins attentifs bien qu'élémentaires, elle venait de revenir à la vie dans un monde qu'elle n'aurait jamais cru connaître.

En ces temps peureux d'aujourd'hui où les hommes sont progressivement conditionnés à craindre jusqu'à leur ombre, la pratique de la moto ancienne constitue un îlot de liberté, perdu dans l'océan des restrictions sécuritaires ou pseudo-écologiques qui pleuvent sur nos têtes.

C'est ainsi qu'Ange participa à son guidon au « Coup de kick de Val-Dieu », une balade organisée au départ de l'abbaye du même nom et mettant traditionnellement en vedette les motos fraîchement restaurées durant l'hiver.

La *Tour-du-Monde* fut unanimement appréciée pour son remarquable état d'origine. Pourtant, Ange trouvait que l'état défraîchi du cuir de la selle constituait, au point de vue esthétique, le point faible de l'ensemble. C'est pourquoi il décida d'en confier la réfection à un ami spécialiste de ce genre de travail. Pour ce faire, après avoir retiré la selle de la moto, Ange en détacha le cuir en soulevant les pattes métalliques servant à maintenir celui-ci sur l'armature. C'est alors qu'il découvrit le cahier, intercalé entre le cuir et les ressorts horizontaux qui confèrent à la moto une partie de son confort. Il est assez courant de trouver à cet endroit un morceau de feutre ou de fort carton, mais un cahier !

Voilà comment le journal d'Henri Sonnet est arrivé jusqu'à Ange Garaffo, après quelques centaines de kilomètres sous son postérieur.

Que faisait ce cahier à cet endroit ? Qui l'y avait mis ? Et quand ? Et pourquoi ?

Ces questions le préoccupèrent davantage encore après la lecture de ses trente pages manuscrites.

Une nouvelle fois, il se mit à relire l'avant-propos, textuellement rapporté ci-après¹:

« Avant-propos.

L'histoire que je vais vous conter commence 5 mois avant les faits relatés.

Le 8 mars 1943, je reçois l'ordre des Allemands d'embarquer le 16 mars, à la gare d'Angleur², dans un convoi de déportés T.O. à destination de l'Allemagne.

À ce moment, avec ma mère, nous faisons partie de la Résistance depuis 1941, date de l'invasion de la Russie par les armées allemandes. Cette adhésion s'était opérée le plus simplement du monde lorsque, fin juin 41, le « petit Edmond » militant communiste que nous connaissions bien et qui était recherché par les Allemands est venu nous demander l'hospitalité pour quelques jours³.

¹ L'extrait est tiré d'un récit de faits réels rédigé à l'intention de ses proches par mon père Henri Varetto, en 2007.

² La gare d'Angleur était le lieu de départ des trains de déportés au T.O. (travail obligatoire) vers l'Allemagne. La vieille gare a été rasée. Il demeure toutefois la rampe d'accès qui joignait la rue aux quais. Une plaque commémorative y a été apposée.

³ Il sera abattu par les Allemands en 1942, près de la gare d'Ougrée, alors qu'il cherchait à échapper à un contrôle.

Ainsi, petit à petit de fil en aiguille, ma mère a été amenée à héberger et nourrir pendant quelques jours, tantôt un communiste recherché, tantôt un juif quand ils ont été pourchassés à partir de 1942.

À cette activité s'est ajoutée la presse clandestine.

Nous avions en dépôt des centaines de journaux clandestins que les distributeurs, aussi des résistants, venaient enlever le soir par petits paquets.

Ajoutez à cela les petits colis que je livrais par-ci, par-là. C'était tout simplement des armes. J'avais 17 ans.

Il est aisé de comprendre pourquoi, en mars 1943, il n'était pas question de me rendre en Allemagne. Mon tour était venu d'entrer dans la clandestinité.

Ainsi, le 16 mars 1943 matin je suis parti de la maison, valise à la main, pour montrer au voisinage que je me rendais à la gare d'Angleur. Donner le change au voisinage était une nécessité si on voulait éviter les indiscretions, les bavardages inconsidérés susceptibles de tomber dans des oreilles mal intentionnées.

Au lieu de la gare d'Angleur, je me suis rendu au cloître de l'église Sainte-Croix, au-dessus de la rue Haute Sauvenière à Liège où j'ai été, à mon tour, hébergé en attendant une autre destination clandestine.

Il allait en être autrement.

Le 18 mars, fin de la matinée, ma mère et mon oncle Joseph⁴ me rendaient visite. Ma mère pleurait en me présentant une lettre de l'autorité allemande, lui adressée, dans laquelle la famille au sens large était menacée de sanctions si je ne me présentais pas au prochain convoi pour l'Allemagne qui partait d'Angleur le lendemain 19 mars dans la matinée.

Mon oncle avait voulu que cette lettre me soit montrée.

J'avais 18 ans et la famille me demandait de choisir entre ma liberté et les sanctions auxquelles ma mère, ma tante, mon oncle, mon cousin Louis (médecin) et son épouse seraient soumis si je n'obtempérais pas aux injonctions de l'ennemi.

Le 19 mars 1943 au matin, je partais en convoi pour Stuttgart afin d'y travailler en qualité d'accrocheur de wagons à la gare de formation.

Plus tard, mon oncle m'a assuré n'avoir agi ainsi que par souci d'éviter mes reproches éventuels dans le cas où, ignorant cette lettre, il serait arrivé malheur à ma mère et à ma famille.

Était-ce vrai ? J'ai préféré le croire.

Pourquoi avoir écrit cet avant-propos ?



⁴ L'époux de la sœur de ma grand-mère, tante Constance. Il était l'homme de la famille. Mon père, qui n'avait jamais connu le sien, avait beaucoup de considération et d'affection pour son oncle.

